

Frédéric Bazille

Itinéraire d'un peintre soldat jusqu'au 28 novembre 1870

Jean Richard

Allocution faite à l'Académie d'Orléans, Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts – Décembre 2006

RESUME

Né à Montpellier en 1841 et issu d'une riche famille languedocienne, Bazille avait certainement tout pour être heureux et faire une brillante carrière de peintre. Ami de Sisley, Renoir, Monet ... il était l'un des précurseurs du courant impressionniste qui allait être mondialement connu.

Un événement historique vint malheureusement bouleverser la vie de ce jeune homme. En juillet 1870, la France a déclaré la guerre à la Prusse. Contre l'avis de tous ces proches, Bazille s'engagea dans l'armée le 10 août. Il mourra héroïquement en combattant l'ennemi devant les murs de Beaune-la-Rolande le 28 novembre, il avait à peine 29 ans.

Après une courte présentation de la jeunesse de Bazille et de ses fréquentations dans le monde de l'art, nous tenterons de comprendre pourquoi Frédéric s'est engagé dans un régiment de zouaves dont la réputation était si dangereuse. Nous suivrons pas à pas ce peintre soldat dans son périple militaire, la vie en campagne avec ses compagnons d'armes, la tactique militaire du gouvernement de Gambetta au travers des mouvements de la première armée de la Loire dont faisait partie Frédéric Bazille.

Nous vivrons les dernières heures de Frédéric Bazille au combat de Beaune-la-Rolande et nous relaterons les circonstances douloureuses du périple de ce père venu chercher le corps de son fils au travers des lignes ennemies pour le rapatrier au cimetière protestant de Montpellier.

Enfin nous saurons pourquoi l'église de Beaune-la-Rolande possède un tableau original de l'artiste et comment la municipalité de la ville perpétue la mémoire de ce peintre soldat.



Frédéric Bazille est un nom qui est gravé à jamais dans les mémoires de la ville de Beaune la Rolande et de tous les amateurs d'art. Mon propos aujourd'hui n'est pas de retracer l'œuvre de cet artiste mondialement connu, ami de Sisley, Renoir, Monet... qui firent leur gloire par le courant impressionniste qu'ils ont représenté.

Une enfance paisible issue d'une famille illustre

Frédéric Bazille, de son véritable prénom Jean-Frédéric, naquit à Montpellier le 5 décembre 1841. Les Bazille étaient installés à Montpellier depuis le XIII^e siècle au moins. Leurs ancêtres y avaient formé une lignée continue d'artisans, dont Etienne Bazille, le plus anciennement connu, était vers 1850 maître serrurier. Les générations suivantes comptèrent des maîtres arquebusiers, comme ce David Bazille, spécialiste réputé des armes de luxe, véritables œuvres d'art gravées et damasquinées, qui travailla pour le roi. Au XVIII^e siècle, les Bazille devinrent des maîtres orfèvres, qui se firent réputation et fortune dans cette vieille spécialité montpelliéraine. Mme Gaston Bazille (la mère de Frédéric) reçut d'ailleurs en cadeau de mariage la bague conçue en 1720 par Daniel Bazille pour sa réputation de maître orfèvre, « une bague de diamants à sept pierres de rosette, la testé sur l'argent et le corps d'or ». Les Bazille étaient une famille membre de la Haute Société Protestante. Fidèle à son passé et résolu dans sa foi, cette famille fut assez libérale cependant pour que Frédéric ait pu vivre sa différence.

Le père de Frédéric, Gaston Bazille (1819-1894), était agronome et viticulteur. Très jeune celui-ci devint l'un des notables de la vieille cité languedocienne. Elu sénateur de l'Hérault en 1879, il prit une grande part dans la reconstitution des vignobles après leur destruction par le phylloxera. Malgré leur vie active et leur austérité, ils témoignèrent souvent d'un goût très vif pour les choses de l'art. Gaston Bazille avait épousé en 1840 Camille Vialars (1821-1908), de vieille souche terrienne. Quoique de santé fragile, elle était d'une infatigable charité à secourir les petites gens et les pauvres.

Très tôt en contact avec un collectionneur mécène, Frédéric Bazille vit naître en lui une vocation de peintre. Aussi après avoir passé son baccalauréat en avril 1859, le jeune homme exprima le désir de se vouer à la peinture. Ses parents s'y opposant et voulant qu'il ait auparavant une situation « dite sérieuse », Bazille entreprit, quoique à contrecœur, des études de médecine, mais tous ses loisirs, l'étudiant les passaient à peindre. En octobre 1862, Frédéric arracha enfin à ses parents la permission de poursuivre ses études à Paris. Il abandonnera rapidement la médecine pour se donner tout entier à la peinture.

Très tôt une vie d'artiste

Il fréquente l'atelier de Charles Gleyre jusqu'à sa fermeture puis s'installe successivement rue de Furstenberg, rue de Visconti et rue de La Condamine. C'est à Paris que Bazille rencontrera en premier des peintres comme Claude Monet, Auguste Renoir ou bien Jean-Baptiste Corot. Puis il fit la connaissance de Paul Cézanne, Camille Pissaro et Gustave Courbet. Bazille, qui avait le don de faire naître la sympathie fréquenta de nombreux salons d'artistes, de peintres et d'écrivains. Il eut le privilège de rencontrer des hommes comme Alfred Sisley, Otto Scholderer, Henri Fantin-Latour, Charles Baudelaire, Paul Verlaine, les photographes Nadar (de son vrai nom Félix Tournachon) et Etienne Carjat (qui réalisa le portrait de Frédéric offert par la famille Bazille à la municipalité de Beaune et exposé actuellement dans le bureau du maire), mais également Léon Gambetta et se lia de sympathie avec Edouard Manet. Pour certains d'entre eux, il n'hésitera pas à leur venir en aide financièrement. La gloire n'était pas encore au rendez-vous pour tous ces artistes.



Portrait de Frédéric Bazille
Mairie de Beaune-la-Rolande

Frédéric se lia d'une profonde amitié avec Edmond Maître. Bazille et Maître avaient une passion commune : la musique, qu'ils avaient élue au grade de « plaisir sacré » comme ils se plaisaient à le dire. Ils jouaient des pièces à quatre mains et connaissaient quasiment par cœur les œuvres d'un compositeur dont ils ignoraient tout l'année précédente : Robert Schumann. Désireux d'accélérer ses progrès au piano, Bazille se mit à la recherche d'un professeur qui lui donnerait des leçons d'harmonie.

Tous ses amis peintres qui en avaient les moyens financiers étaient des élèves de leur musicien préféré : Emmanuel Chabrier venait jouer chez Manet et Camille Saint-Saëns chez Fantin-Latour. Frédéric prit pour répétiteur un musicien qu'on lui avait recommandé aux concerts du Conservatoire et qui se rendait à domicile. Une amitié s'amorça rapidement entre eux, car Bazille avait déjà vécu les difficultés d'acclimatation de ce jeune homme de Pamiers venu à Paris développer son immense talent. C'est ainsi que Gabriel Fauré, qui avait un sens exceptionnel de la pédagogie méthodique fit faire des progrès considérables à Frédéric. Malgré sa mort prématurée, Frédéric Bazille laissa un nombre de tableaux impressionnant. Il peignit souvent sa famille et servit également de modèle à ses amis.

Sur Le tableau de Henri Fantin-Latour et intitulé *Un atelier aux Batignolles*¹, Frédéric Bazille est situé debout à droite. Il est facilement reconnaissable de par sa grande taille.

Mais celui qui fit le plus appel avec insistance à Bazille pour poser dans un de ses tableaux fut certainement Claude Monet. Claude et Frédéric étaient de vrais amis mais peut être plus Frédéric pour Claude qui voyait en lui une intarissable tirelire, lui même étant toujours à court d'argent. Néanmoins l'amitié de Bazille était très profonde pour la famille Monet à tel point que Frédéric fut le parrain de leur fils Jean, et puis Bazille savait parfaitement tirer partie des avis et des conseils de Monet.

Depuis qu'il avait vu *Le déjeuner sur l'herbe*² d'Edouard Manet, Claude Monet voulait peindre le sien et ce sera un *Déjeuner sur l'herbe*³.

Monet attendra plusieurs jours Bazille dans un petit hôtel à Chailly, près de Fontainebleau où il s'était installé après la fermeture de l'atelier de Gleyre. Dans « *Un déjeuner sur l'herbe* », Bazille est debout au centre et au fond. Une anecdote mérite d'être relatée au sujet de ce tableau. Alors que Bazille s'apprêtait à repartir, puisque les séances de pose s'achevaient, des étudiants anglais, s'exerçant au lancement du disque dans la clairière où était peint le tableau, lancèrent maladroitement leur lourde rondelle de métal en direction d'un groupe d'enfants assis dans l'herbe. Monet, qui avait vu le disque rouler vers les enfants, se précipita pour détourner sa trajectoire mais ne parvint pas à s'en saisir et la tranche d'acier laboura dans sa jambe un profond sillon. La déchirure était importante et la plaie, étendue sur toute la hauteur du mollet saignait abondamment. Et c'est Bazille qui s'interposa entre Monet et les Anglais.

L'ex-apprenti médecin freina l'hémorragie par un garrot et conduisit Monet dans la chambre de son hôtel. C'est lui qui confectionna un système de fortune à l'aide d'un pot en terre contenant du permanganate et percé d'un trou minuscule pour irriguer la plaie d'antiseptique. Il n'était bien sûr plus question de tableau, mais Bazille ne pouvait abandonner son ami blessé dans cette auberge. Pour occuper les longues heures d'inaction passées auprès de lui, il se mit à le peindre. Cette toile deviendra *L'ambulance improvisée*, un tableau de 1865 pour lequel Monet, à son tour et de façon bien imprévue, lui servit donc de modèle.

Malgré sa gentillesse pour ses amis, Bazille avait un caractère bien trempé. Nous avons une vision du caractère déterminé de l'artiste sur un autoportrait⁴.

Frédéric aimait à revenir dans le domaine familial de Méric près de Montpellier où il retrouvait le calme pour lire, méditer et peindre.

Il y fit un tableau de famille en 1867, tableau d'ailleurs intitulé *La Réunion de famille*⁵. Bazille est debout à gauche et on peut remarquer la grande taille qui le caractérisait. Dans la propriété de Méric, Gaston Bazille réunissait les seins pour son anniversaire, le 27 août. Ce tableau est assez surprenant. Toujours dans ses recherches de personnages en plein air, Bazille semble avoir fixé une image de ce qui était et ne serait plus. Tous les regards de cette famille assemblée convergent vers le peintre, c'est à dire vers nous, les voyeurs, comme si nous venions de surprendre ou de déranger leur réunion intime ou comme si cette famille allait être frappée d'un malheur inconsolable...

Et c'est là à l'occasion d'un dernier passage à Méric, dans la propriété familiale que tout bascula subitement dans la vie de Bazille.

¹ *Un atelier aux Batignolles* (Henri Fantin-Latour) 1870 Musée d'Orsay, Paris

² *Le déjeuner sur l'herbe* (Edouard Manet) 1862-1863 Musée d'Orsay, Paris

³ *Déjeuner sur l'herbe* (Claude Monet) 1865 daté de 1866 Musée Pouchkine, Moscou

⁴ *Frédéric Bazille à la palette* (autoportrait) 1865 The Art Institute of Chicago

⁵ *La Réunion de famille* (Frédéric Bazille) 1867 Musée d'Orsay, Paris

Un engagement inexpliqué

La France a déclaré la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870. Les combats sérieux ne se sont pas engagés immédiatement mais très vite des nouvelles alarmantes parvinrent jusqu'à Méric. L'ennemi était entré en Lorraine et en Alsace. Le 9 août, Bazille apprend que Mac-Mahon a perdu la bataille de Froeschwiller trois jours plus tôt et de ce fait l'Alsace est en péril. Il apprend aussi que Frossard a perdu la bataille de Forbach et donc que la Lorraine est en danger. De plus, l'armée du Rhin était menacée d'être bloquée dans Metz.

Devant cette invasion foudroyante, Bazille n'hésita pas un instant à aller au bureau militaire de recrutement pour s'engager durant le temps de la guerre et il voulait surtout se battre. Bien que son père lui ait acheté « un homme », le service militaire n'étant pas obligatoire, Frédéric s'engage le 10 août dans le 3^e Zouaves. C'était alors à l'époque une formation de choc réputée être la plus exposée de l'infanterie et la plus dangereuse parce qu'on engageait des fantassins dans les combats les plus meurtriers.

Pourquoi Frédéric a-t-il choisi les zouaves ? Pour conserver sa chère barbe, comme l'a prétendu Renoir, puisque ce régiment n'exigeait pas de la raser ? C'était assurément une plaisanterie. Pour connaître les paysages maghrébins, exotiques à cette époque, de Delacroix et Monet ? C'est probable. Mais davantage que la précédente, voici la question essentielle : pourquoi Bazille s'est-il subitement décidé à partir à la guerre ? Patriotisme évidemment ! Nous ne le saurons réellement jamais, car Bazille hait le principe de la guerre et le jeu de Napoléon III et de Bismark l'exaspère. Tout au plus pouvons nous évoquer les circonstances qui, peut être, l'ont conduit à prendre sa décision.

La guerre n'a véritablement commencé que le 2 août. Comme nous l'avons dit précédemment, le 6, c'est la meurtrière défaite de Froeschwiller et la déroute de l'armée de Mac-Mahon : l'Alsace est perdue.

Le 9, Strasbourg est assiégé et le 14 commence l'enveloppement de Metz. Or Bazille aurait huit ou dix parents ou amis sur le Rhin. Lorsque lui parvient la nouvelle de la funeste bataille qui vient de mettre en péril à la fois son pays et des êtres auxquels il tient, la solidarité avec les siens qu'il sait menacés n'a fait sans doute qu'un dans son esprit avec le désir de voler au secours de la France envahie.

Une autre raison évoquée quant à la décision de Bazille est plus en rapport avec une période tourmentée qu'il vit à cette époque. En 1870 Bazille est en crise, Bazille doute. Il n'est certes pas un débutant, beaucoup apprécient ses tableaux, mais il ne peint pas encore comme il voudrait et il en souffre, en témoignage de ce qu'il écrit peu de temps avant de prendre sa décision « *J'ai des migraines constantes ; de plus je suis d'un découragement profond* ». Bazille avait atteint un pic critique de tension et de fébrilité et c'est peut être cela qui l'a aussi poussé à aller en découdre avec les Prussiens dans une équipée dangereuse. Certains objecteront qu'ils ne voient pas pourquoi le fils Bazille, qui avait « tout pour être heureux », aurait eu besoin de faire la guerre pour l'être davantage. « Il avait tout pour être heureux » : c'est que ce disent aussi les parents ou amis de ces personnes suicidaires qui ont préféré le néant à la peu du néant. « Tout », sauf peut être leur essentiel.... Un certain Vincent Van Gogh lui-même n'a pas échappé à ce destin.

Ce dont, en revanche, nous avons en témoignage, c'est la consternation dans laquelle il plonge ainsi ses deux plus intimes amis. Le 18 août, l'un après l'autre, sur la même feuille, Edmond Maître et Auguste Renoir lui disent leur stupéfaction et leur désarroi, chacun dans le style qui lui est propre. C'est d'abord Maître qui lui écrit la lettre suivante : « *Mon cher, mon seul ami. Je reçois votre lettre dans laquelle vous me dites que vous venez de vous engager. Vous êtes fou et archifou ! Pourquoi n'avoir pas consulté vos amis ? Que dieu vous protège...* », puis il passe la plume à Renoir qui était avec lui et qui écrit à l'attention de Bazille : « *Tu es un imbécile si tu prends cet engagement car tu n'en as ni le droit ni le devoir. Trois fois merde, archibrute !* ».

Le 21 août 1870, soit moins d'une semaine après s'être engagé, Bazille partait pour l'Afrique du Nord, car le corps des zouaves auquel il appartenait désormais était toujours stationné en Algérie. Philippeville était le lieu de casernement du régiment du 3^e Zouaves. Bazille y arriva le 30 août.

Le régiment de zouaves faisait partie de l'armée d'Afrique. C'est le 1^{er} octobre 1830, par le général Clauzel, qu'un « Corps des Zouaves » fut organisé. Afin de réduire les effectifs militaires venant de la métropole, Clauzel procéda à des recrutements de corps auxiliaires indigènes. Des contacts avaient été pris avec la tribu Kabyle des Zouaouas qui traditionnellement fournissait des soldats aux Turcs, d'où le nom de Zouaves. Leur costume était très caractéristique avec un turban vert et une ceinture bleue.

L'enthousiasme du départ retomba bien vite. Impatient de découvrir une ville arabe, Bazille trouva une ville tout à fait française, dépourvue des décors algériens qui l'avaient fait rêver.

Le casernement était composé de baraquements de briques juxtaposés en désordre. Contrairement à la certitude de l'état-major et aux dires du maréchal Leboeuf au début de la guerre, selon lesquels « ... il ne manquait pas un bouton de guêtre », les magasins d'équipements, quasi vides, ne permirent d'armer qu'une centaine de soldats sur deux mille.

Dans le numéro 3 de la revue « La guerre illustrée » parue en 1871, on peut lire : le zouave est le soldat le plus expérimenté, on nous raconte que les Prussiens en ont une peur horrible ... En choisissant les zouaves, Bazille savait ce qui l'attendait, mais il n'avait pas imaginé la promiscuité d'une racaille sortie de prison pour être enrôlé dans l'armée ce qui lui faisait dire, dans une lettre adressée à ses parents : « *Les jeunes soldats sont en immense majorité une crapule immonde et crasseuse... peu de paysans, presque tous des repris de justice et des filous qui profitent du manque de formalité pour se nourrir et habiller...* ».

Malgré les tentatives à répétition de ses parents pour faire jouer leur influence dans l'entourage des supérieurs de Frédéric, celui-ci leur demande de ne plus le recommander à personne. La mélancolie le reprend et il s'ennuie. Il reçut la permission d'aller à Constantine, au sud de Philippeville, où il resta une quinzaine de jours et fit quelques dessins et aquarelles.

Un tournant de l'histoire

Alors que le régiment demeurait sans nouvelles de la France et des opérations militaires en cours, en voici une qui arriva, brutale et décisive : le 2 septembre, l'empereur Napoléon III, enfermé dans la petite ville de Sedan, capitulait, prisonnier avec 100.000 hommes.

C'était la fin du Second Empire. Le dimanche 4 septembre, la République était proclamée. « *Ma foi, bien content de la République, écrit Bazille, pourvu qu'elle dure !* ». La création du 3^e régiment de marche des Zouaves venant d'être décrétée par le gouvernement de la Défense Nationale à Tours, le 27 septembre 1870, Bazille quittait l'Algérie pour intégrer ce régiment qui devait être constitué et instruit au dépôt de Montpellier. Frédéric passa alors quelques semaines auprès de sa famille puis il fut acheminé par chemin de fer avec son unité jusqu'à Besançon. Il s'agissait en effet de sauver ce qui n'était pas encore perdu de l'est de la France, en recréant une armée à partir d'éléments fort disparates et en y incorporant, entre autres, les débris de l'ancienne armée du Rhin. Le Gouvernement de la Défense Nationale voulait mettre à profit les possibilités de résistance offertes par la région de Besançon et transformer la ville en camp retranché. Aussi est-ce là que l'on concentrait des troupes et que Bazille arrivait le 22 octobre. Il avait le grade de sergent-fourrier. Précisément alors que les Prussiens étaient tout proche de Besançon, l'on s'y battait. Pourtant Bazille ne participera à aucun combat pendant les deux semaines qu'il allait passer dans cette région. Au général Cambriels qui était responsable de l'armée de l'Est avait succédé pendant quelques jours le général de cavalerie Michel. Peu de temps après, une nomination et la création d'un nouveau corps d'armée allait changer le cours de l'histoire.

En effet, le 8 novembre au matin, le général Crouzat qui était alors commandant de la place de Belfort était remplacé par le colonel Denfert-Rochereau et prenait le commandement de l'armée à Besançon au moment où elle-ci se mettait en marche pour Chagny.

Pendant 6 jours Frédéric Bazille tint son journal de marche et énuméra les villes qu'il traversait : Saint-Fergeux, près de Besançon ; Chamblay, sur la route de Dole ; Grand-Déchaux sur la route de Châlon-sur-Saône. Pour lui, jour après jour, ce ne furent que marches et contre-marches, pour aller repousser un ennemi qu'on disait être tout prêt et qu'il ne rencontrait pas. Il écrivit à ses parents : « *J'ai conduit ce matin une grande reconnaissance dans une forêt sans avoir eu la chance de voir un seul Prussien* ». De son côté le général Crouzat citait dans son journal de marche : « *Cette marche par étapes jusqu'à Chagny avait fait le plus grand bien aux troupes. Hommes et chevaux s'étaient débourrés, allégés, habitués à marcher. J'avais exigé que les divisions marchassent comme en campagne, avec leur artillerie au centre, en s'éclairant, se gardant et dans le plus grand ordre. C'avait donc été tout à la fois une excellente instruction et un exercice des plus salutaires pour les officiers et pour les soldats* ».

Le 4^e jour, arrivé à Terrans, un tout petit village tout près de Pierre sur la route de Châlon, Bazille apprit la victoire de Coulmiers (9 novembre) et ressentit comme tous les soldats présents, un grand enthousiasme et renaître un espoir. Après avoir longtemps erré dans les environs de Besançon, il ignorait toujours sa destination finale. Lyon ou la Loire ? Le 14 novembre l'armée était à Chagny où elle trouva 15.000 à 20.000 hommes qui avaient pour mission de couvrir Lyon et le chemin de fer du Centre.

Ces troupes étaient commandées par le colonel Bonnet. De Chagny, Bazille écrivait à ses parents : « *Nous sommes très nombreux. Nous avons trouvé ici une quantité de mobiles et de régiments de marche de toute espèce, mais qui n'ont pas trop bonne mine. Il y a très peu de cavalerie et pas d'artillerie. On dit qu'avec toutes les troupes d'ici, de Chagny et des environs, nous formons un corps d'armée d'une centaine de mille hommes...* ». Mais à peine était-il arrivé à Chagny que Bazille était réconforté par une agréable surprise, celle de voir arriver l'ambulance du midi dont trois médecins montpelliérains qui le savaient dans les parages qui le cherchaient. Il y avait là son ancien professeur à la faculté de médecine, le chirurgien chef Armand Sabatier, Gustave Planchon (frère cadet du découvreur du phylloxera) et son oncle le Docteur René Leenhardt. Cette visite lui fut d'autant plus agréable que l'oncle revenant de permission lui apportait une lettre de son père et quelques mots d'Edmond Maître. Maître donnait des informations sur ses amis : Manet, Courbet, Degas s'étaient engagés comme lui dans la Garde nationale pour participer à la défense de Paris. Zola, récusé à cause de sa forte myopie était retourné à Marseille dans l'espoir d'y fonder un journal. Monet, qui se trouvait à Trouville au moment de la déclaration de la guerre, avait filé en Angleterre après Sedan pour y rejoindre Pissaro qui, farouchement socialiste et hostile à l'Empire, refusait cette guerre absurde. Renoir, qu'il voulait emmener avec lui, s'y était opposé, incorporé à Tarbes dans le 10^e Chasseurs. Quant à Cézanne, se dérochant à sa convocation militaire, il avait été porté déserteur. Enfin Sisley avec sa qualité de sujet britannique restait en France et était dispensé des opérations militaires.

Quelques jours avant d'arriver à Chagny, Crouzat avait reçu l'ordre de former avec l'armée de l'Est, un corps d'armée de 3 divisions d'infanterie qui porterait le n° 20. La majorité des divisions et brigades du 20^e corps vont participer à la bataille de Beaune la Rolande le 28 novembre. Frédéric Bazille et le régiment auquel il appartient font partie de la deuxième brigade sous les ordres du colonel Vivenot, elle-même faisant partie de la deuxième division d'infanterie sous les ordres du général Thornton.

Crouzat attendait donc les ordres avec toute son armée à Chagny, persuadé qu'il devrait couvrir Lyon. Aussi avait-il disposé ses troupes en conséquence. Contre toute attente, le 15 novembre, il reçut l'ordre de se rendre en chemin de fer jusqu'à Gien - point extrême au-delà duquel les trains ne pouvaient plus aller - avec le 20^e corps et la brigade Bonnet qui appartenait au 18^e corps, de faire rétrograder sur Lyon ce qui resterait de troupes et de faire sauter le tunnel de Chagny. En effet, le gouvernement de Tours venait de décider de concentrer des troupes sur la Loire pour contrer l'ennemi qui arrivait à marche forcée depuis la capitulation de Metz. Près de 40.000 hommes, cavalerie et infanterie, furent ainsi transportés par chemin de fer en trois jours sur une distance de 262 kilomètres dans des conditions les plus défavorables, parce qu'évidemment aucune entente préalable n'avait été préparée entre l'administration militaire et la compagnie de Lyon (PLM). Pour transporter un effectif semblable, la première estimation était qu'il fallait au moins cinquante trains, et on ne donnait à la compagnie que trente six heures. Une semblable opération était évidemment impossible.

Chagny était une gare de bifurcation avec un assez grand nombre de voies certes, mais peu ou point de quais. Elle était presque complètement dépourvue de matériel. Cette gare ayant déjà été évacuée une fois devant l'ennemi, la compagnie n'y entretenait que le matériel suffisant pour composer tout au plus deux ou trois trains. Or pour déplacer l'armée de Crouzat, s'il fallait au moins cinquante trains de trente véhicules chacun cela représentait quinze cent véhicules et cinquante machines, ou, en supposant que chaque train pût faire deux voyages, au minimum vingt-cinq machines et sept cent cinquante véhicules. De plus le gouvernement de Tours avait donné trente six heures pour accomplir ce mouvement de troupes, ce qui était évidemment impossible.

Il fallut faire venir des machines et des wagons depuis Lyon, Valence, Saint-Etienne, Clermont-Ferrand... Pour aller de Chagny à Gien, on pouvait gagner la ligne du Bourbonnais en deux points différents, Nevers ou Moulin, en suivant l'une ou l'autre des lignes qui, de Chagny, se dirigent sur ces grandes gares.

La compagnie de Lyon décida alors que les trains chargés suivraient la ligne la plus au nord (Chagny-Montchanin-Nevers) et que le matériel vide reviendrait par la ligne au sud (Moulins-Monchanin-Chagny). On s'assurait ainsi toutes les facilités d'une ligne à double voie, ce qui était un grand avantage. En fait, l'effectif transporté était plus considérable que l'effectif annoncé. Il exigea l'emploi de quatre-vingt-huit trains au lieu de cinquante qui avaient été prévus. Le mouvement fut totalement terminé le 19 au soir, c'est à dire à la fin du quatrième jour qui avait suivi la réception de l'ordre d'expédition.

La première journée du 16 novembre ayant été perdue en préparatifs indispensables, on peut compter que dans chacun des trois derniers jours, il a circulé entre vingt-cinq et trente trains par vingt-quatre heures. Rappelons qu'à cette époque les directives militaires stipulaient que les trains transportant des troupes devaient rouler à 30 km/heure et qu'une halte de 15 minutes était de rigueur toutes les deux ou trois heures. Pour la circonstance, les convois roulèrent sans discontinuer jusqu'à leur destination.

Il est intéressant de noter que les règlements allemands de l'époque estimaient qu'on ne pouvait prévoir des mouvements de troupes de plus de douze à quatorze trains par vingt-quatre heures. Les ingénieurs français avaient donc, dans les circonstances les plus difficiles, su réaliser le double au moins de ce que les Allemands jugeaient possible. Autre phénomène remarquable, tout ce mouvement massif de troupes n'avait aucunement été détecté par l'ennemi. Bazille fut sûrement transporté dans l'un des premiers convois soit le 17 novembre car il a écrit la veille à ses parents : « *Nous avons reçu l'ordre de partir cette nuit. L'artillerie s'embarquant avec nous, il est probable que nous ne monterons en chemin de fer que demain matin. Je suppose que nous allons rejoindre l'armée de la Loire, et tenter enfin un grand effort vers Paris, c'est peut être le seul moyen de nous tirer d'affaire* ».

Le 20 novembre Bazille arrivait à Gien où était le centre de rassemblement et de formation de l'aile droite de l'armée de la Loire. La division et le 3^e régiment de zouaves avaient pris position sur la rive gauche de la Loire, aux bords du fleuve. L'occupation journalière et constante des régiments consistait à faire l'exercice. On s'appliquait surtout à familiariser les hommes avec les feux de peloton et les feux de file, manœuvre trop significative pour que chacun comprenne qu'il faudra mettre sous peu à profit les leçons qui sont données. En qualité de sergent-fourrier, Frédéric Bazille avait beaucoup à faire et il se vit certainement dans l'impossibilité de se joindre à certains de ses camarades qui utilisaient leurs heures de loisir à visiter la pittoresque cité auprès de laquelle les campements étaient installés. La nuit seule apportait quelque trêve à ses occupations. Il en profitait pour se promener dans la vaste étendue du camp qui, le soir surtout, présentait un coup d'œil féerique et vraiment grandiose et que, dans toutes les directions, sonnaient les clairons, battaient les tambours et retentissaient les fanfares.

Le 22 novembre la deuxième division quittait Gien et campait au village des Bordes entre Gien et Châtenoy. Le 23 novembre, les régiments étaient sous les armes mais le départ fut contremandé. On sonna alors aux fourriers qui se rendirent immédiatement auprès du point de rassemblement pour recevoir communication de l'ordre du jour suivant : « *Officiers, sous-officiers et soldats du 20^e Corps ! Les jours de bataille sont proches ; préparez vos armes et vos courages. C'est la lutte suprême que vous allez soutenir, et il faut vaincre ! Depuis quatre mois, notre pays ravagé, écrasé, foulé aux pieds par un ennemi insolent et avide, crie vengeance et délivrance : c'est à nous, ses enfants et ses soldats, à le venger et à le délivrer ! Vive la France ! mes camarades, la France grande, libre, glorieuse, immortelle comme la victoire. Fait au grand quartier général – Gien, le 22 novembre 1870 – (Signé) Crouzat* ». Cette proclamation que Bazille recevait pour que lecture soit faite à son régiment ne laissait aucun doute sur la nature du mouvement qui s'opérait. L'ennemi était tout proche et sous peu la lutte allait s'engager. Ce 23 novembre, le régiment qui avait quitté les Bordes campa le soir même auprès du bourg de Châtenoy.

Le 24 novembre le 20^e corps partit de Châtenoy pour Bellegarde où la tête de colonne arrivait à 9 heures du matin. Dans la journée, la 1^{re} division (général de Polignac) était dirigée sur Montliard; la 2^e (général Thornton) sur les collines de Fréville, à droite de la 1^{re}; la 3^e (général Ségard) était placée à cheval sur la route de Ladon et sur les collines à droite de la 2^e.

Bazille était encore à Châtenoy le matin où il n'était bruit dans le village que de la capture de deux ou trois Prussiens qui étaient tombés entre les mains des éclaireurs. Frédéric Bazille voyait alors l'ennemi pour la première fois. Cette fois-ci, le canon grondait dans le lointain, indistinctement et à de rares intervalles il vrai, mais enfin il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était bien le bruit sourd produit par la détonation d'une pièce d'artillerie ; on se battait non loin de l'endroit où Bazille se trouvait. En fait Crouzat, pour s'éclairer et se couvrir avait envoyé un bataillon de mobiles de la Haute-Loire pour occuper Mézières et deux bataillons, un du 44^e de ligne et un des mobiles de la Loire avec une section d'artillerie, pour occuper Ladon. Ils rencontrèrent l'ennemi très nombreux sur ces deux points et qui tenait beaucoup à la route de Montargis à Beaune-la-Rolande et Pithiviers, ne cessant d'envoyer des forces nouvelles.

Après une bataille soutenue, Crouzat préféra faire revenir ses bataillons sur les positions initiales. Celui revenant de Ladon ne fut pas suivi, mais celui qui revenait de Mézières le fut jusqu'aux collines de Fréville, occupées par la 2^e division qu'il avait tenu sous les armes. C'est alors que deux bataillons de mobiles du Haut-Rhin et un bataillon de zouaves s'élançèrent au pas de course et à la baïonnette sur l'ennemi qui fut rejeté très au loin et ne reparut plus. Bazille ne faisait pas partie de ce bataillon de zouaves mais a pu largement échanger son impatience à combattre avec ces héros d'un jour. Le soir les troupes se resserrèrent autour de Bellegarde et le régiment du 3^e Zouaves était à Quiers.

Ce soir du 24 novembre, la situation devint plus évidente aux yeux de l'état major français. C'est là, auprès de Beaune, où, aux dires des paysans, étaient fortement retranchés une trentaine de mille hommes appartenant à l'armée du prince Frédéric-Charles, dont le quartier général était à Pithiviers et qui avait divers corps échelonnés entre cette dernière ville et Montargis que paraissait devoir se livrer prochainement une grande bataille.

Le plan du général Prussien était des plus simples; il s'agissait pour lui de battre ce corps d'armée français et de le rejeter sur Bellegarde puis Gien puis de se porter sans retard, avec le gros de son armée, au secours du général von der Tann pour attaquer alors, avec l'ensemble des troupes prussiennes (estimées à 120.000 hommes environ) l'armée de la Loire qui, sous le commandement supérieur du général d'Aurelle de Paladines, occupait diverses positions entre Orléans, Artenay et Neuville-aux-Bois.

Le plan français devait consister à s'emparer coûte que coûte de Beaune-la-Rolande, qui commandait la route mettant Montargis en communication avec Pithiviers, et par laquelle étaient forcées de passer les troupes qui, arrivant de l'Est, venaient constamment renforcer le corps d'armée du prince Frédéric-Charles. Une fois maître de cette position importante, et l'armée prussienne refoulée sur Pithiviers, l'armée française devait l'isoler en la privant des secours qui lui étaient destinés et qui devaient être arrêtés auprès de Montargis. Enfin la jonction des 20^e corps et 18^e corps avec le 15^e corps français campé aux environs de Chilleurs-aux-Bois devait permettre à l'armée de la Loire (soit environ 250.000 hommes) de se porter au secours de Paris !

Le 26 novembre, le 18^e corps français, commandé par le général Billot s'était avancé sur Montargis. Du 25 au 27 novembre, le 20^e corps conservait ses positions retranchées autour de Bellegarde et de Quiers en attendant que le 18^e soit suffisamment concentré et rapproché de Ladon où il arriva le 27. Le général Crouzat avait alors son quartier général au château des Marais sur la commune de Montliard.

Ayant reçu la direction stratégique des deux corps d'armée (20^e et 18^e) c'est de là que Crouzat et son état major avec celui du général Billot préparèrent le plan d'attaque sur Beaune la Rolande le 28 novembre.

Revenons quelques instants à Bazille. C'est du 25 au soir que depuis une ferme des environs de Quiers il écrivit sans le savoir sa dernière lettre à ses parents. Le 27 novembre, il était fait des distributions de toute sorte aux soldats et surtout des cartouches avec la recommandation de se tenir prêt à lever le camp le lendemain à la pointe du jour. L'avis donné aux divisions fut le suivant: « *Le bouillon sera bu le matin et la viande conservée dans le bissac, afin d'avoir un morceau à mettre sous la dent dans le cas où, ajoute le rapport, on devrait rencontrer l'ennemi et qu'il fallut se battre* ». Pour qui sait ce que parler veut dire, les préparatifs et l'avis qui venait d'être donné étaient clairs : on se battra demain et probablement l'affaire sera chaude. Ce jour-là, Frédéric Bazille apprenait qu'il était nommé sous-lieutenant. Pour fêter cette promotion, le capitaine d'Armagnac, son commandant de compagnie, l'invitait à dîner avec les officiers et sous-officiers du bataillon dans une ferme des environs de Quiers. Chaque soldat pensait au combat qu'il y aura forcément le lendemain et chacun exprimait son impatience ou cachait son angoisse comme il pouvait. On rapporte de Bazille les propos suivants tenus ce soir du 27 devant le capitaine: « *Pour moi, je suis bien sûr de ne pas être tué: j'ai trop de choses à faire dans la vie!* ».

Le 28 novembre tôt le matin, les régiments pliaient bagages à la clarté des feux et au moment où le soleil se levait et projetait sur la terre une pâle et diffuse lueur ils se mettaient en marche. Les soldats traversaient des champs boueux où ils s'enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans des sols détremés et une argile tenace et d'où ils avaient toutes les peines du monde à se dépêtrer. Ils avançaient dans le plus bel ordre puis soudain à 8 heures Bazille entendit tonner le canon. C'était le général en chef qui étant dans le clocher de Saint-Loup-des-Vignes venait de donner l'ordre d'attaques des 18^e et 20^e corps sur Beaune-la-Rolande en ouvrant le feu sur la ville avec une batterie de 12.

A ce signal, la 1^{re} division (général Polignac) s'engagea depuis Boiscommun vers Nancray, Batilly et Saint-Michel. La 3^e division obliqua vers Saint-Loup-des-Vignes et se mit en réserve pour faire la jonction avec le 18^e corps qui devait marcher sur Mézières, Juranville puis attaquer Beaune par l'est. La 2^{ème} division à laquelle appartient Bazille déboucha de Montbarrois et Saint-Loup-des-Vignes et marcha directement sur Beaune-la-Rolande.

Voyons plus particulièrement ce que fit la 2^e division commandée par le général Thornton et plus particulièrement l'itinéraire supposé de Frédéric Bazille. La division Thornton s'était déployée le matin jusqu'aux hauteurs de Saint-Loup-des-Vignes et de Montbarrois. Elle attendit que la 3^e division (général Polignac) ait débouché de Batilly pour s'ébranler à son tour.

Les deux brigades, commandées respectivement par le capitaine de vaisseau Aube et le colonel Vivenot devaient attaquer Beaune par le sud-ouest et le sud. La brigade Aube se dirigea vers les hameaux de la Grange, le Martroy, la Fontaine Galette, Arquemont, le Moulin Lambart pour atteindre Jarrisoy, les Saules et Orminette.

Le colonel Vivenot qui commandait la 2^e brigade débouchait vers 9 heures avec ses hommes à hauteur du hameau des Rues à la droite de la route qui conduit de Boiscommun à Beaune-la-Rolande et se dirigeait sur les hameaux d'Orme et de Villiers. Il avait installé le 68^e régiment de mobiles du Haut-Rhin à la lisière ouest de Saint-Loup-des-Vignes et échelonné le 3^e régiment de zouaves sur la route qui descend vers le hameau d'Orme. Frédéric Bazille découvre pour la première fois le petit village de Beaune-la-Rolande avec son clocher caractéristique qui se dessine au loin.

L'objectif à atteindre était maintenant clairement identifié. A ce moment la 5^e compagnie du deuxième bataillon du 57^e régiment d'infanterie prussien se situait aux hameaux d'Orme et de la Maizerie tout proche de Beaune-la-Rolande. Des avant-postes étaient placés au débouché du bois d'Orme en direction du bois du Pré-des-Forges et au hameau de Villiers afin de protéger l'axe Boiscommun-Beaune-la-Rolande.

Vers 10 heures 30, le 3^e Zouaves attaquait les avant-postes prussiens, s'emparait du hameau d'Orme et chassait l'ennemi de celui de Villiers. Frédéric Bazille participa certainement à ce combat. Ce fut sûrement aussi son baptême du feu. Il suivit toujours son commandant de compagnie, le capitaine d'Armagnac. De 11 heures à 11 heures 20, le 3^e Zouaves, qui avait dépassé Orme s'installait entre ce hameau et le moulin de la Fontaine à l'ouest de la ville de Beaune et il se préparait pour l'attaque.

En même temps les 6^e et 7^e compagnies des mobiles du Haut-Rhin soutenaient la batterie d'artillerie de 12 (batterie Boustard) qui était venue en appui depuis Saint-Loup-des-Vignes. Tout le 20^e corps progressa sur Beaune-la-Rolande et dès 11 heures 30 les Prussiens qui s'étaient pratiquement tous retranchés à l'intérieur de des murs de la ville, furent sérieusement menacés du nord-ouest au sud-est de celle-ci. Les Français vont se battre avec énergie pour gagner deux points stratégiques de la ville qui sont le plateau des Roches et le cimetière où les troupes prussiennes étaient les plus concentrées et les mieux retranchées.

Il ne manquerait plus que l'arrivée du 18^e corps pour donner le coup fatal. Hélas, nous connaissons l'issue de cette terrible bataille. Le général Billot, retardé sur Juranville, n'arrivera que trop tard, le plateau des Roches et le cimetière ne seront pas conquis et l'ordre de retraite commandé par le général Crouzat en personne sera sonné à la tombée de la nuit.

Alors suivons maintenant plus particulièrement les mouvements de Bazille. Il n'a malheureusement plus que quelques heures à vivre.

La fin tragique

Entre 11 heures 15 et 11 heures 30, les français préparèrent un assaut sur le flanc ouest de la ville de Beaune-la-Rolande. Dans cette attaque les brigades Brissac et Vivenot furent les plus exposées. Elles devaient attaquer les maisons au sud du cimetière et le mur ouest de celui-ci. Les zouaves laissèrent leurs havresacs dans les champs derrière Orme. La batterie de 12, placée entre Ormes et Ormette et qui s'était avancée jusqu'à 600 mètres de la ville dirigeait son tir contre les maisons du front sud-ouest.

Puis ce fut l'attaque. Deux régiments de la brigade Vivenot (dont une partie reste en réserve derrière le moulin de la fontaine) débouchèrent au pas de course, tambours battant, clairons sonnans. Le général de Polignac, commandant de la 1^{re} Division, était en tête des mobiles et le colonel Vivenot, commandant la 2^e brigade à la tête des zouaves.

Dans l'attitude de l'assaillant, il y avait tant de résolution que les défenseurs prussiens en furent émus. Les fractions mises en ligne des zouaves s'avançaient déployées en bataille et précédées à 300 mètres environ par une épaisse chaîne de tirailleurs. Ces tirailleurs se portèrent jusqu'à la rivière des Mazures (et non pas la Rolande comme beaucoup d'écrits l'ont mentionnée par erreur), ils en garnissaient la berge et de là ils entamèrent une fusillade aussi vive qu'inefficace face aux murs du cimetière. Puis les fractions à rangs serrés (les bataillons d'attaque) s'avancèrent à leur tour et franchirent le ruisseau avec intrépidité. Les mobiles, pendant ce temps, s'avançaient également en tirillant sans arrêt. Le ruisseau des Mazures est alors situé à la portée du fusil prussien Dreyse.

Le passage de la rivière était pour les Allemands le signal de l'ouverture du feu. Malgré leur intrépidité, la masse des zouaves n'alla pas loin au-delà du ruisseau. Au cimetière, les allemands ne commencèrent le feu que quand les tirailleurs français furent arrivés à cinq cents pas. Ces tirailleurs, continuant leur marche au pas de course, parvinrent néanmoins à 200 mètres du cimetière; derrière eux les colonnes marchaient en bon ordre. C'est alors qu'on entendit distinctement les commandements : la fumée de la poudre se mélangeant à l'air saturé d'humidité rampait sur le sol et bientôt masquait les vues. Les chefs de peloton allemands firent interrompre le feu. Quand la fumée fut dissipée, on constata que la fusillade avait produit l'effet qu'on en attendait. On apercevait les bataillons français pêle-mêle dans un chaos indescriptible. Les officiers supérieurs à cheval, s'efforçaient de maintenir leurs hommes et de les reporter en avant pour un deuxième assaut. Il n'y avait ni colonnes ni tirailleurs, mais des groupes informes en pleine confusion et qui semblaient tourner sur eux sans savoir de quel côté aller. Mais tous ces soldats dans un élan suprême relancèrent l'attaque et arrivés à 250 pas on entendit qu'un seul ordre: « *feuer!* », et alors recommençait la fusillade exécutée avec ce calme que donne l'assurance du succès. Au bout d'une demi-minute, le feu était interrompu encore une fois.

La réussite était complète: l'infanterie reculait en désordre et les zouaves revinrent à leur position du départ derrière le moulin de la Fontaine, laissant le terrain couvert de leurs morts et de leurs blessés. Dans cette attaque, le capitaine d'Armagnac fut plaqué au sol grièvement blessé à une cuisse et perdit Frédéric de vue.

Des attaques de ce genre se produisent aussi héroïquement autour de Beaune-la-Rolande. Mais tous les mouvements de l'ennemi étaient observés et analysés par les Allemands à partir de ce formidable observatoire qu'est le clocher de l'église située au centre de la ville.

Vers 1 heure 30 - 2 heures de l'après midi, la situation des prussiens dans Beaune-la-Rolande était néanmoins très critique. Pendant ce temps la brigade Vivenot avait reformé ses rangs derrière les fermes du moulin de la Fontaine. Les batteries françaises tiraient sur la ville et plus particulièrement sur le cimetière pour préparer une nouvelle attaque. Hélas l'artillerie française n'était pas d'une grande efficacité. A 1 heure 30, elle cessait le feu. Aussitôt les brigades Brisac et Vivenot se lancèrent une nouvelle fois à l'assaut, la première contre la face ouest du cimetière, la seconde contre les maisons au sud et la sortie d'Orme. L'attaque fut conduite à peu près de la même manière que les premières et elle ne fut pas plus heureuse. Le 3^e zouaves, dans un élan magnifique arriva jusqu'à 50 mètres des maisons occupées par l'ennemi, mais que faire sur ce terrain balayé par des défenseurs abrités derrière des murs, où le canon n'a pas pratiqué la moindre brèche ?

Bazille participa à cet assaut. En franchissant le ruisseau des Mazures il aperçut des femmes et des enfants passant en courant pour chercher un abri dans les fermes près du cimetière. Ses camarades d'infortune rapporteront plus tard qu'à ce moment Frédéric se mit à crier en se levant : *"Surtout ne tirer pas sur les femmes et les enfants"*.

Au mépris du danger Bazille s'élança à l'attaque et reçut une balle dans le bras et une autre dans le ventre avant de s'écrouler mortellement blessé. Il va vivre quelques moments encore, tandis que la bataille se poursuivra jusqu'à la tombée de la nuit. Il a toute sa conscience et se sait néanmoins perdu. Profitant d'un moment de calme, ses amis zouaves le couchèrent près du ruisseau. A l'un d'eux, il confia sa bague en lui demandant de la faire parvenir à ses parents. Il offrit les cent francs en argent qu'il avait sur lui à un autre qui refusa et vers 4 heures 30 de l'après midi il expira. Il avait à peine 29 ans.

Les français ne furent autorisés à parcourir l'effroyable champ de bataille que le lendemain après midi. Combien de blessés agonisent-ils dans la nuit voyant ainsi venir les ténèbres de la mort ? Frédéric Bazille fut enterré dans une des nombreuses fosses improvisées sur le champ de bataille autour de Beaune.

Mais la destinée tragique de Frédéric Bazille ne devait pas s'arrêter à Beaune la Rolande.

Le retour vers Montpellier

Aussitôt averti par la gendarmerie de Montpellier du terrible combat de Beaune-la-Rolande et d'une blessure, sans autre précision, qu'aurait eue son fils, Gaston Bazille entreprit de se rendre dans l'Orléanais pour en savoir plus. Il arriva en train jusqu'à Gien et fit à peu près sans le savoir le même itinéraire que Frédéric pour atteindre Beaune-la-Rolande.

A Bellegarde, il fut accueilli par le vicaire, M. Gagnepain, qui le logea dans son presbytère et lui donna une lettre de recommandation pour le curé de Beaune. Il arriva par le hameau d'Orme où il trouva des ambulances improvisées, la plus importante étant celle dans la maison de M. Chappeau et qui comptait pas moins de 180 blessés.

Il y voyait ces soldats sans soin ni nourriture et qui lui demandaient d'emporter des lettres pour leurs parents. Gaston Bazille rencontra alors un lieutenant qui lui apprit la blessure du capitaine d'Armagnac et qui croyait que Frédéric était seulement blessé. Quel élan d'espoir dans le cœur de ce père qui bravait les lignes ennemies pour retrouver son fils ! D'Orme Gaston Bazille obtint enfin la permission d'aller à Beaune-la-Rolande où le général allemand commandant la garnison pourrait lui donner un laissez-passer.

Le 6 décembre, il arriva de nuit à Beaune-la-Rolande par un temps de neige dont les flocons serrés estompaient la ville silencieuse.

Après avoir passé la nuit dans les locaux du presbytère, Gaston Bazille se fit conduire sur le champ de bataille par un vicaire, l'abbé Amédée Cornet qui parlant allemand avait obtenu l'autorisation de se rendre sur les lieux. Toute sorte de débris recouverts de neige s'y amoncelait : fusils, casquettes, bidons, marmites, sabres et sacs. Des cadavres de chevaux parsemaient le paysage de monticules blanchâtres. L'abbé Cornet montra, non loin de la croix Saint Roch et Sainte Véronique, un emplacement où, dans une fosse, il avait béni le corps de plusieurs zouaves dont un jeune homme de grande taille. Les nommés Toussaint et Arrault, qui avaient creusé cette fosse, acceptèrent pour 40 francs d'entreprendre immédiatement les fouilles. Lorsque la découverte fut imminente, on appela le vicaire et son compagnon qui reconnut aussitôt le corps de son fils.

Emotion déchirante, tous les assistants, quoique peu tendres pleuraient. Quand on eut remonté le corps à la surface, Frédéric avait encore ses yeux grands ouverts. Son père embrassa sa main de toutes ses forces, sa chevalière avait disparu de son annulaire. On lui remit le portefeuille trouvé sur lui, il contenait la dernière lettre qu'il lui avait envoyée. Le sinistre cortège regagna péniblement la ville de Beaune-la-Rolande. Un menuisier voulut bien confectionner, avec des planches de boîtes à biscuits, une caisse sommaire qui tienne lieu de cercueil. Il fut ensuite impossible de trouver une voiture hippomobile, tous les chevaux avaient été réquisitionnés. Un maraîcher se décida finalement à vendre sa charrette à bras et Gaston Bazille transporta ainsi pendant 5 jours sur les routes glacées le cercueil de son fils accompagné par la neige, toujours elle, comme si elle ne devait jamais cesser, et ce jusqu'à Issoudun où, arrivé le 12 décembre, il pourra prendre le train.

La veille de ce jour, le 11 décembre, dans une auberge du village de Reuilly que l'ennemi n'avait pas encore occupée, des gens le prirent pour un espion et 5 ou 6 paysans vinrent le chercher de la part du Maire, M. Morin. La charrette et la boîte étaient suspectes, Gaston Bazille fut bel et bien arrêté. Malgré les supplications de ce père déjà rudement éprouvé, le cercueil fut ouvert et les intervenants se confondirent ensuite en excuses. Le 13 décembre, Gaston Bazille rencontra providentiellement le capitaine d'Armagnac dans le train qui le conduisit jusqu'à Montpellier et il put avoir ainsi quelques détails sur cette terrible bataille de Beaune-la-Rolande et les circonstances de la mort de son fils.

Le 15 décembre, le corps de Frédéric Bazille fut inhumé au cimetière protestant de Montpellier où depuis, sa famille a élevé un monument à sa gloire. La stèle représentant le buste de Frédéric Bazille fut sculptée par son ami d'époque : Auguste Baussan. La jeune fille qui tend à bout de bras un rameau d'olivier est l'œuvre du sculpteur Chapus qui l'a baptisée *La Jeunesse*. La stèle porte l'inscription inévitable: "*C'est un honneur de mourir pour sa patrie*".

Mais revenons à Frédéric Bazille et à Beaune la Rolande. Nous sommes en 1871, les cicatrices de la guerre n'étaient pas encore fermées que le curé Augustin Boudart eut une surprise de taille. En effet Gaston Bazille venait de faire envoyer un magnifique tableau peint par son fils en reconnaissance de lui avoir permit de retrouver le corps de celui-ci.

Ce tableau représente *Le Mariage mystique de sainte Catherine* et est accroché depuis dans l'église de Beaune-la -Rolande. On connaît l'histoire de ce tableau. Il fut peint par l'artiste au musée Fabre de Montpellier d'après l'œuvre de Véronèse à une date que nous pouvons situer vers 1863. Véronèse peignit cette œuvre vers 1560. Le tableau est entré au musée Fabre en 1837 et y est toujours exposé. On sait que Bazille a peint deux copies dont un Rubens en plus du tableau de Véronèse. Ces copies ont aujourd'hui disparu. *Le Mariage mystique de Sainte Catherine* participa à de nombreuses expositions à travers le monde. On citera Paris en 1950, Chicago en 1978, Montpellier en 1992, New York et Memphis en 1992 et en 1993, le musée de Marmottan en 2003.

Gaston Bazille voulut marquer à jamais l'endroit où son fils fut tué le 28 novembre 1870. Le 6 septembre 1871, il acheta une petite parcelle de terre attenante au ruisseau pour faire élever le monument que voici. Ce monument fut construit par M.Juranville, artisan tailleur de pierres à Boiscommun.

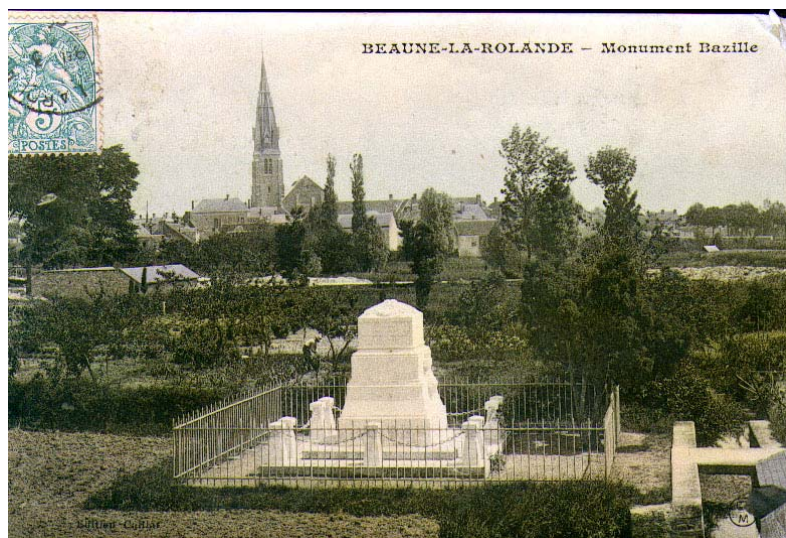
Les propriétaires du champ jouxtant la parcelle où devait être construit le monument ayant refusé un droit de passage, Gaston Bazille acheta le 28 juin 1872 une autre parcelle de l'autre côté du ruisseau. Puis en 1902, la municipalité de la ville de Beaune-la-Rolande fit réaliser un petit chemin d'accès direct au monument à partir du chemin de la Fontaine.

Ce monument était régulièrement entretenu par la ville de Beaune-la-Rolande grâce aux subsides régulièrement envoyés par la famille Bazille depuis Montpellier. Enfin, après le décès de son père, Marc Bazille, le frère de Frédéric, au nom de sa famille, fit don du monument à la ville de Beaune en 1897 à charge pour celle-ci de l'entretenir à perpétuité, ce qu'elle fait régulièrement.

Les différentes municipalités de Beaune-la-Rolande ont tenu à honorer ce peintre soldat en donnant au village le nom d'une de ses rues le 19 février 1884, puis le nom d'une de ses places, le nom d'un collège et enfin le nom d'un lotissement.



Le Mariage mystique de sainte Catherine (Frédéric Bazille) 1863
Eglise de Beaune-la-Rolande



Mausolée de Frédéric Bazille à Beaune-la-Rolande



Tombe de Frédéric Bazille
Cimetière protestant de Montpellier

QUELQUES ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

- AURELLES DE PALADINES (Général d'), *La première armée de la Loire*, Ed. Plon, Paris, 1872.
 CROUZAT (Général), *Le 20^e Corps à l'armée de la Loire*, Ed. J. DUMAINE, Paris, 1873.
 DEYGAS (F.J.), *La bataille de Beaune-la-Rolande*, Ed. Courrier du Loiret, Pithiviers, 1970.
 ENGEL (Alfred), *Guerre de 1870-1871. Documents officiels concernant le 4^e Bataillon de la Mobile du Haut-Rhin*, Ed. Ernest MEININGER, Mulhouse, 1909.
 GLUCK (Emile), *La Mobile du Haut-Rhin*, Ed. Veuve BADER et Cie, Mulhouse, 1873.
 GRAND ETAT-MAJOR PRUSSIEN, *La guerre de 1870-71*, Traduction par le chef d'escadron E. Costa de Serda, de l'Etat-major français. Ed. J. DUMAINE, Paris, 1878.
 GRENEST, *L'armée de la Loire*, Ed Garnier frères, Paris, 1893.
 GUETTE (Ludowic), *Campagne de France 1870-1871 - Relation d'un officier du 34^e régiment de Mobiles (Deux-Sèvres)*, Ed. CLÓUZOT, Niort, 1871.
 HURE (Général), *L'armée d'Afrique, 1830-1962*, Ed. Charles LAVAUZELLE, Paris, 1977.
 JACQMIN (F), *Les chemins de fer pendant la guerre de 1870-1871*, Ed. Hachette, Paris, 1874.
 LANREZAC (chef d'escadron Charles), *Campagne de 1870-71 - Beaune-la-Rolande*, « Document manuscrit destiné aux officiers de l'école de guerre afin de se préparer à la visite des champs de bataille de la région d'Orléans, qui figure au programme des exercices de la période d'été. », Paris, 1897.
 LORENZ (Johann), *Operative und taktische Betrachtungen über die Concentrierung des 10. Corps bei Beaune-la-Rolande*, Ed. SEIDEL, Wein, 1896.
 MARJOLET (Lieutenant), *Historique du 3^e régiment de zouaves*, Ed. CHARLES-LAVAUZELLE, Paris, 1887.
 MAROTTE (Michel), *Bataille de Beaune-la-Rolande - Le 28 Novembre 1870*, Ed. DENTU, Paris, 1871.
 RICHARD (Jules), *Annuaire de la guerre de 1870-1871 - Troisième partie - Armées de Province*, Ed. DENTU, Paris, 1891.
 Section Historique de l'Etat-major de l'armée (collectif), *La guerre de 1870-71 - La 1^{ère} armée de la Loire*, Ed. CHAPELOT, Paris, 1913.

**QUELQUES OUVRAGES DE REFERENCE SUR LES ŒUVRES DE
FREDERIC BAZILLE**

- Association des Etudiants Protestants, *Frédéric Bazille*, Catalogue de l'exposition rétrospective, Paris, 1935.
- BAJOU (Valérie), *Frédéric Bazille*, Ed. Edisud, 1993.
- BONNAFOUX (Pascal), *Bazille - Les plaisirs et les jours*, Ed. Herscher, Paris, 1994.
- DAULTE (François), *Frédéric Bazille et son temps*, Ed. Pierre Cailler, Genève, 1952.
- DAULTE (François), *Frédéric Bazille et les débuts de l'Impressionnisme*, Ed. La bibliothèque des arts, Paris, 1992.
- Musée Fabre, *Centenaire de Frédéric Bazille*, Catalogue de l'exposition, Montpellier, Mai-Juin 1941.
- SCHULMAN (Michel), *Frédéric BAZILLE*, Ed. Editions des Catalogues raisonnés, Paris, 1995.
- The Brooklyn Museum, *Frédéric BAZILLE - Prophet of Impressionism*, New York, 1993.
- WILDENSTEIN, *BAZILLE*, Catalogue de l'exposition organisée au profit du musée de Montpellier, Paris, Juin-Juillet 1950.